

OEUVRES
COMPLÈTES
DE VOLTAIRE.
TOME TRENTE-HUITIÈME.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

1818.

OEUVRES
COMPLÈTES
DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION.

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE.

TOME VIII.

A PARIS,

Chez { LEFÈVRE, LIBRAIRE, RUE DE L'ÉPERON;
DETERVILLE, LIBRAIRE, RUE HAUTEFEUILLE.

M. DCCC. XVIII.

CORRESPONDANCE

GÉNÉRALE.

* 1. — A M. LE KAIN.

A Ferney, 1^{er} janvier 1775.

MON cher ami, je vous souhaite la bonne année à vous et aux Crétois ; on dit qu'il y a eu plus de tracasseries dans cette île qu'il n'y en a à la cour de France. Si vous voulez me le mander pour me réjouir dans ma vieillesse, vous me ferez plaisir.

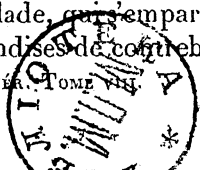
On me mande que la cabale d'une certaine racaille, dont je me suis toujours moqué, est très-forte ; mais vous serez plus fort qu'elle ; il me semble que je vous vois dominant le théâtre, en héros fier et sauvage. C'est dommage que vous ne puissiez paraître plus souvent : mais trois fusées de votre part valent mieux qu'un feu d'artifice des autres.

J'embrasse de tout mon cœur votre sauvagerie. Madame Denis, qui a été bien malade, vous fait ses complimens. Le vieux malade.

* 2. — A M. DE THIBOUVILLE.

1^{er} janvier.

J'AVAIS déjà écrit à l'autre ange sur la rapine du corsaire Valade, et je m'étais plaint assez vivement à M. de Sartine. S'il y a quelque justice dans ce monde, ce dont j'ai toujours fort douté, il est certain qu'on doit réprimer ce Valade, qui s'empare du bien d'autrui, et saisir ses marchandises de contrebande. C'est à quoi



pourraient aisément parvenir mes deux protecteurs des Lois de Minos.

Au reste, il faut laisser passer cet orage ; il faut laisser pleuvoir les Fréronnades, et les Clémentines, et les Sabatières. Autant vaudra la pièce après Pâques que pendant le carême. J'aurai le temps de limer un peu cet ouvrage, et plus il sera différent de l'imprimé, moins il sera sifflable ; mais il me paraît très-important, pour le bien public, que ce M. Valade soit relancé par la police.

Vous voilà actuellement très-bien en femmes : quand aurez-vous des hommes ? J'ai en main un honnête homme, un homme d'esprit, un acteur qui est un Protée (1). Il m'a fait verser bien des larmes dans le rôle de Lusignan. Il joue également les rôles des vieillards et des jeunes gens. Belle figure, belle voix, du naturel, du sentiment, et, si vous pouvez le défaire de l'habitude de plier son corps en deux et de certains gestes peu nobles, vous en ferez un acteur excellent qui sera votre ouvrage. Je l'ai annoncé à M. le maréchal de Richelieu, qui l'entendit un moment autrefois, et qui n'en jugea pas très-favorablement. Ce pauvre homme en fut tout rabêti. Le véritable goût, à mon gré, est de voir les beautés à travers les défauts, et de démêler ce qu'on peut faire de bien, même quand on fait mal. Je m'en rapporte à mon cher Baron.

Le tripot dont vous parlez est une république, et vous savez que les républiques sont des assemblées d'ingrats. Je sais que les rois ne sont pas moins accusés d'ingratitude ; mais ils payent du moins leur intérêt et leurs plaisirs. Les tripots sont insensibles comme les chapitres de moines.

Je n'ai point vu l'Éloge de Racine (2) ; on m'en dit beaucoup de bien. Ce serait une grande consolation

(1) Aufrène.

(2) Par La Harpe.

pour moi et un grand encouragement pour le bon goût que le succès de la tragédie de M. de La Harpe. Je n'ai d'espérance qu'en lui. Il me semble qu'il est le seul qui puisse relever un peu notre siècle qui dégringole.

Vivez long-temps de votre côté pour soutenir notre pauvre théâtre, et pour jouir de toutes les douceurs de la vie. Je vous souhaite beaucoup de bonnes années du fond de mon cœur.

* 3. — A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

4 janvier.

Je suppose, monsieur, qu'une lettre de la rue Saint-Roch et du bureau de la Gazette est de vous, du moins je le présume par le style; car il y a bien des écritures qui se ressemblent, et personne ne signe. Vous devriez mettre un C, ou tel autre signe qu'il vous plaira, pour éviter les méprises.

Voici un petit paquet de ces marrons que Bertrand a commandés à Raton (1). S'ils ne valent rien, il n'y a qu'à les rejeter dans le feu d'où Raton les a tirés. Vous êtes obéi sur les autres points. Il s'est trouvé un honnête homme, nommé l'abbé Masan, qui rend aux assassins du chevalier d'Étalonde et du chevalier de La Barre la justice qui leur est due, dans des notes assez curieuses de l'édition qu'on fait à Francfort d'une tragédie nouvelle (2). C'est dommage que cet abbé Masan, cousin-germain de l'abbé Bazin, n'ait pas su l'anecdote du sieur de Menneville de Beldat; mais ce qui est différé n'est pas perdu. L'ouvrage d'Helvétius (3) est celui d'un bon enfant qui court à tort et à travers sans savoir

(1) On sait que *Raton* était Voltaire, et *Bertrand* d'Alembert.

(2) Les Lois de Minos. Ces notes, sous le nom de l'abbé *Masan*, sont de Voltaire lui-même.

(3) Il s'agit sans doute de l'ouvrage intitulé : *De l'Homme*, qui ne fut imprimé qu'après la mort d'Helvétius, arrivée en 1771.

où ; mais la persécution contre lui a été une des injustices les plus absurdes que j'aie jamais vues.

Il y a un M. de Belguai , ou de Belleguerre , ou Belleguier , qui a composé pour le prix de l'Université selon vos vues : c'est un ancien avocat retiré. J'ai lu quelque chose de son discours : cela est si terrible et si vrai , que j'en crains la publication.

Soyez sûr , monsieur , que je ne mérite point du tout l'honneur qu'on m'a fait de me mettre au-dessus de Sophocle en physique : c'est une mauvaise plaisanterie qu'on a faite mal à propos sur une très-belle demoiselle qui n'est pas assez sotte pour s'adresser à moi.

Mille respects.

4. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 janvier.

En bien ! avais-je tort de vous appeler mon ange gardien , et de me mettre à l'ombre de vos ailes ? M. de Chauvelin s'en mêle donc aussi ? je lui dois quelques petits remerciemens couchés par écrit. Ils partent du fond de mon cœur ; ainsi vous trouverez bon que je les fasse passer par vos mains. La personne qui a répondu *mais* , sans aigreur , n'est pas sujette à en montrer ; mais cette personne est opiniâtre comme une mule sur certaines petites choses , quoiqu'elle se laisse aller à tout vent sur d'autres , à ce qu'on disait très-mal à propos. Il faut prendre les gens comme ils sont , à ce qu'on dit. Je profiterai de tout cela dans l'occasion , et cette occasion pourrait bien se trouver dans l'île de Candie , supposé que le voyage fût heureux , et que nous n'essuyassions pas de vents contraires.

Vous savez , mon très-cher ange , qu'il y a dans les plus petites affaires , de même que dans les plus grandes , des anicroches qui dérangent tout. L'aventure des exemplaires d'une pauvre tragédie est de ce

nombre. Il faut d'abord vous dire que le jeune homme, auteur d'Astérie, n'ayant nulle expérience du monde, crut, sur la foi de nosseigneurs du tripot, qu'il serait exposé au sifflet immédiatement après le Fontainebleau. Ensuite on lui certifia qu'il serait jugé quinze jours après sans faute. Le jeune étourdi comptant sur cette parole, donna son factum à imprimer dans l'imprimerie de l'imprimeur Gabriel Cramer, dont il eut aussi parole que ce factum, accompagné de notes un peu chatouilleuses, ne paraîtrait qu'après la première séance des juges.

Vous saurez maintenant qu'il y a deux Grasset frères, l'un est dans l'imprimerie de l'imprimeur Gabriel Cramer, l'autre est libraire à Lausanne. Ce Grasset de Lausanne est, dit-on,

Pipeur, escroc, sycophante, menteur,
Sentant la hart de cent pas à la ronde.

Il est associé avec le bourgmestre de Lausanne et deux ministres de la parole de Dieu : ce sont eux qui, en dernier lieu, ont fait une édition des ouvrages du jeune homme, édition presque aussi mauvaise que celle de Cramer et de Panckoucke ; mais enfin cela fait beaucoup d'honneur à l'auteur. Rien ne répond plus fortement au *mais*, qu'une édition faite par deux prêtres. Or, le Grasset de Genève a probablement envoyé à son frère de Lausanne les feuilles du mémoire du jeune avocat ; feuilles incomplètes, feuilles auxquelles il manque des cartons absolument nécessaires, feuilles remplies de fautes grossières, selon la coutume de nos allobroges. Je ne puis être présent partout ; je ne puis remédier sur-le-champ à tout ; je passe ma vie dans mon lit ; j'y griffonne, j'y dirige cent horlogers dont les têtes sont quelquefois plus mal montées que leurs montres ; j'y donne mes ordres à mes vaches, à mes bœufs, à mes chevaux de toute espèce. Le prince et le

marquis sont occupés des tracasseries continuelles de leur vaste république, et pendant ce temps-là on envoie des Minos tronqués à Paris.

Cela peut être, mais il se peut aussi que deux ou trois curieux aient vu un exemplaire de la première épreuve, que j'avais confié à M. le comte de Rochefort lorsqu'il était à Ferney, au mois de novembre; il manque même à cet exemplaire la dernière page. Il se peut encore que ce Grasset ait compté contrefaire l'édition cramérienne, sitôt qu'elle paraîtrait, et qu'il l'ait mandé au libraire de Paris qui débite son édition lausannoise en trente-six volumes. Je n'ai aucun commerce avec ce malheureux; il est venu quelquefois à Ferney; je lui ai fait défendre ma porte.

Voilà l'état des choses, quant aux typographes; à l'égard des calomniographes, j'en ris; il y a cinquante ans que j'y suis accoutumé. Mais je remercie bien tendrement mon cher ange de la bonté qu'il a de songer à réprimer ce coquin de Clément. S'il a fait imprimer un libelle, il faut que quelque petit censeur royal, quelque petit fripon de commis à la douane des pensées ait été de concert avec lui. Je tâcherai de découvrir cette manœuvre; mais, encore une fois, je suis touché jusqu'au fond du cœur des bontés de mon cher ange.

Madame Denis et moi nous souhaitons le plus heureux 1773 à mes deux anges; et la tranquillité à Parme, avec les pensions.

5. — A M. DE CHABANON.

8 janvier.

VOTRE lettre sur la langue et sur la musique, mon cher ami, est bien précieuse. Elle est pleine de vues fines et d'idées ingénieuses. Je ne connais guère la musique de Corelli. J'entendis autrefois une de ses

sonates, et je m'enfuis, parce que cela ne disait rien ni au cœur, ni à l'esprit, ni à mon oreille. J'aimais mille fois mieux les noëls de Mouton et Roland Lassé.

Ce Corelli est bien postérieur à Lulli, puisqu'il mourut en 1734. Si vous voulez avoir un modèle de récitatif mesuré italien, avant Lulli, absolument dans le goût français, faites-vous chanter par quelque basse-taille, le *sunt rosæ mundi breves* de Carissini. Il y a encore quelques vieillards qui connaissent ce morceau de musique singulier. Vous croirez entendre le monologue de Roland, au quatrième acte.

Vous pourrez d'ailleurs trouver quelques contradicteurs ; mais vous ne trouverez que des lecteurs qui vous estimeront.

J'attends avec impatience la traduction des Odes d'Horace. Il est juste que je présente à ce traducteur si digne de son auteur, et à son aimable frère, une certaine épître à cet Horace, que vous n'avez vue que très-incorrecte.

Madame Denis vous fait mille complimens. Le vieux bavard qui a osé écrire à Horace vous aime de tout son cœur.

6. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 janvier.

Il ne s'agit pas cette fois-ci de la Crète auprès de mes anges, il s'agit de montres. Je présente requête, au nom de Valentin et compagnie, contre Le Jeune et sa femme, à qui ils ont confié depuis long-temps plusieurs montres, et fourni une pièce de toile. Le sieur Valentin leur a écrit plusieurs lettres sans pouvoir obtenir une seule réponse. Je supplie très-instamment mes anges de vouloir bien parler à Le Jeune, et de tirer la chose au clair. La société de Valentin est la moins riche

de Ferney ; elle a essayé plusieurs malheurs ; un nouveau l'accablerait sans ressource.

Cependant Valentin et compagnie ne m'occupe pas si fort qu'il me fasse absolument oublier les Crétois. Je ne vois pas pourquoi les Lois de Minos seraient appelées Astérie , qui n'est qu'un nom de roman ; la pièce est connue partout sous le nom des *Lois de Minos* ; c'est sous ce titre qu'elle est imprimée : mais votre volonté soit faite. Vous ne m'aviez rien dit du drame d'Alcidonis , et du beau passeport qu'on vous faisait. Vous avez craint apparemment que je n'en fusse affligé ; mais je m'attends à tout de la part du tripot , et je vous avoue que dans le fond il ne m'importe guère

Que Minos soit devant , ou Minos soit derrière.

Je pourrais me plaindre de Le Kain qui ne m'a pas seulement écrit , mais je ne me fâche point contre les héros de l'antiquité ; et pourvu que Le Kain ne fasse point trop les beaux bras , pourvu qu'il ne cherche point à radoucir sa voix dans son rôle de sauvage ; pourvu qu'il ne fasse point de ces longs silences qui impatientent , excepté dans le moment où il croit sa sauvage morte , et où il se laisse aller , comme évanoui , entre les bras d'un de ses compagnons ; si dans tout le reste il veut être un peu brutal , je serai très-content. Le succès d'une tragédie au théâtre dépend absolument des acteurs , et de l'auteur à l'impression ; mais on a beau imprimer la pièce quand elle est tombée , il faut dix ans , il faut être mort pour qu'elle se relève. Les gens de lettres sont les seuls qui puissent la rétablir , et ils s'en gardent bien ; au contraire ils jettent des pierres dans sa fosse ; et quand l'auteur n'est plus , ils ne le déterrent que pour ensevelir à sa place la pièce de quelque auteur en vie. Voilà le train du monde dans plus d'une profession.

Venons à quelque chose qui me tient plus au cœur. Mon cher ange a-t-il reçu une lettre par la voie de M. Bacon ? M. le maréchal de Richelieu vous a-t-il parlé de ce souper ? s'est-il expliqué avec vous sur le projet d'un certain voyage ? Vous savez que Charles XII ne voulut jamais revoir Stockholm après la journée de Pultava. Tâchez que je ne sois pas battu en Crète ; mais, vainqueur ou vaincu , je serai toujours bien dévot au culte des anges , et je leur serai très-tendrement résigné à la vie et à la mort.

7. — A M. DE LA HARPE.

A Ferney, 22 janvier.

MON cher ami , mon cher successeur , votre éloge de Racine est presque aussi beau que celui de Fénelon , et vos notes sont au-dessus de l'un et de l'autre. Votre très-éloquent discours sur l'auteur de *Télémaque* vous a fait quelques ennemis. Vos notes sur Racine sont si judicieuses , si pleines de goût , de finesse , de *force* et de *chaleur* , qu'elles pourront bien vous attirer encore des reproches ; mais vos critiques (s'il y en a qui osent paraître) seront forcés de vous estimer , et , je le dis hardiment , de vous respecter.

Je suis fâché de ne vous avoir pas instruit plus tôt de ce que j'ai entendu dire souvent , il y a plus de quarante ans , à feu M. le maréchal de Noailles , que Corneille tomberait de jour en jour , et que Racine s'élèverait. Sa prédiction a été accomplie , à mesure que le goût s'est formé ; c'est que Racine est toujours dans la nature , et que Corneille n'y est presque jamais.

Quand j'entrepris le *Commentaire* sur Corneille ; ce ne fut que pour augmenter la dot que je donnais à sa petite nièce que vous avez vue ; et en effet mademoiselle Corneille et les libraires partagèrent cent mille francs que cette première édition valut. Mon partage

fut le redoublement de la haine et de la calomnie de ceux que mes faibles succès rendaient mes éternels ennemis. Ils dirent que l'admirateur des scènes sublimes qui sont dans Cinna, dans Polyeucte, dans le Cid, dans Pompée, dans le cinquième acte de Rodogune, n'avait fait ce Commentaire que pour décrier ce grand homme. Ce que je faisais par respect pour sa mémoire, et beaucoup plus par amitié pour sa nièce, fut traité de basse jalousie et de vil intérêt par ceux qui ne connaissent que ce sentiment, et le nombre n'en est pas petit.

J'envoyai presque toutes mes notes à l'Académie ; elles furent discutées et approuvées. Il est vrai que j'étais effrayé de l'énorme quantité de fautes que je trouvais dans le texte ; je n'eus pas le courage d'en relever la moitié ; et M. Duclos me manda que, s'il était chargé de faire le commentaire, il en remarquerait bien d'autres. J'ai enfin ce courage. Les cris ridicules de mes ridicules ennemis, mais plus encore la voix de la vérité qui ordonne qu'on dise sa pensée, m'ont enhardi. On fait actuellement une très-belle édition *in-4°* de Corneille et de mon Commentaire. Elle est aussi correcte que celle de mes faibles ouvrages est fautive. J'y dis la vérité aussi hardiment que vous.

Qui n'a plus qu'un moment à vivre
N'a plus rien à dissimuler.

Savez-vous que la nièce de notre père du théâtre se fâche quand on lui dit du mal de Corneille ; mais elle ne peut le lire : elle ne lit que Racine. Les sentimens de femme l'emportent chez elle sur les devoirs de nièce. Cela n'empêche pas que, nous autres hommes qui faisons des tragédies, nous ne devions le plus profond respect à notre père. Je me souviens que, quand je donnai, je ne sais comment, OEdipe, étant fort jeune et fort étourdi, quelques femmes me disaient que ma pièce (qui ne vaut pas grand'chose) surpassait celle de

Corneille (qui ne vaut rien du tout) ; je répondis par ces deux vers admirables de Pompée :

Restes d'un demi-dieu dont jamais je ne puis
Égaler le grand nom , tout vainqueur que j'en suis.

Admiron, aimons le beau, mon cher ami, partout où il est ; détestons les vers visigoths dont on nous assomme depuis si long-temps, et moquons-nous du reste. Les petites cabales ne doivent point nous effrayer ; il y en a toujours à la cour, dans les cafés et chez les capucins. Racine mourut de chagrin, parce que les jésuites avaient dit au roi qu'il était janséniste. On a pu dire au roi, sans que j'en sois mort, que j'étais athée, parce que j'ai fait dire à Henri IV :

Je ne décide point entre Genève et Rome.

Je décide avec vous qu'il faut admirer et chérir les pièces parfaites de Jean, et les morceaux, épars, inimitables de Pierre. Moi qui ne suis ni Pierre ni Jean, j'aurais voulu vous envoyer ces Lois de Minos qu'on représentera, ou qu'on ne représentera pas sur votre théâtre de Paris ; mais on y a voulu trouver des allusions, des allégories. J'ai été obligé de retrancher ce qu'il y avait de plus piquant, et de gâter mon ouvrage pour le faire passer. Je n'ai d'autre but, en le faisant imprimer, que celui de faire, comme vous, des notes qui ne vaudront pas les vôtres, mais qui seront curieuses ; vous en entendrez parler dans peu.

Adieu ; le vieux malade de Ferney vous embrasse très-serré.

8. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 janvier.

Mon cher ange, les notes chatouilleuses ne paraîtront qu'après la pièce, du moins si on me tient parole ; et encore j'empêcherai bien que ce volume un

peu hasardé n'entre à Paris ; ou s'il y entre , il ne sera qu'entre peu de mains , et alors il n'y a aucun danger ; car , en fait de livres , comme en fait d'amour , il n'y a de scandale que dans l'éclat.

On m'a mandé que cet Alcidonis , auquel j'ai été sacrifié , est protégé par madame la duchesse de Ville-roi , qui même y a travaillé , et qui a fait faire la musique ; si la chose est ainsi , elle m'a ôté le plaisir d'être le premier à lui céder tous mes droits bien respectueusement.

Lorsque les Lois de Minos ou Astérie seront sur le point d'être représentées au jugement très-incertain et souvent très-fautif de la cohue du parterre , je vous informerai de la cabale qui a pris déjà ses mesures. Elle est de la plus grande violence ; mais

Je ne veux pas prévoir les malheurs de si loin.

M. le marquis de Chauvelin a eu la bonté de m'écire ; mais vous sentez qu'il ne faut pas que M. le maréchal de Richelieu se presse , avant que l'affaire des Lois de Minos soit plaidée ; je joue gros jeu dans cette partie. Il est certain qu'il eût mieux valu ne plus jouer du tout à mon âge , et se retirer paisiblement sur son gain ; mais je vois que la passion du jeu ne se corrige guère. Une autre fois je vous en dirai davantage , puisque vous avez la bonté de vous intéresser à mes passions ; mais je suis un malade entouré de gens plus malades que moi. Madame de Florian est attaquée de la poitrine ; je lui ai bâti une maison que probablement elle n'habitera guère. Il ne faut pas plus compter sur la vie que sur le succès des pièces nouvelles. Je ne compte que sur votre amitié qui fait ma consolation.